

« C'est que des images, des fantasmes ... ça fait pas de mal.  
Ça défoule, c'est du divertissement ! On ne va pas pénaliser le plaisir de certains, quand même .... Censurez la sexualité tant que vous y êtes ?! Vous êtes contre la liberté sexuelle ? Bon, il y a peut-être des choses violentes, mais sinon, c'est une représentation de la sexualité, non ? ... la sexualité crue, sans sentiments : c'est pédagogique de montrer des actes techniques de manière aussi réaliste, sans tabous ni hypocrisie ... ».



Voilà des mots mille fois entendus sur la pornographie. Face à ce consensus, nous avons voulu poser le débat : qui diffuse ces idées et à qui bénéficient-elles ? Quelle réalité occultent-elles, quelles violences réelles dans la production, la diffusion et la réception de ces images ? Qui n'entend-on jamais parler ? Pourquoi seules les femmes sont « dégoûtées » ou « choquées » par le porno ? Pourquoi seuls les hommes peuvent sereinement en rire ou être fiers d'en jouir ?

Pour cela, nous avons d'abord décrit le contenu de la pornographie la plus facilement accessible : elle est en effet explicite. Explicitement dirigée contre les femmes. Les positions sont mises en scène et filmées de manière à créer une hiérarchie radicale. La brutalité des gestes l'exacerbe. « L'acte sexuel », à quoi semble se résumer la sexualité, devient un pilonnage punitif : la brutalité de l'homme et les insultes expriment la haine envers le sexe des femmes, et, par là, envers les femmes réduites à leur sexe. Les scénarios parachèvent ce tableau sexiste : toutes les situations réellement à risques pour les femmes sont transformées en situation porno. Ainsi, le mari, le voisin, le collègue, le patron, le subalterne, le médecin, le prof, le père, l'oncle, le frère, peuvent chacun incarner le violeur sadique prêt à *punir* une femme pour ce qu'elle est ou ce qu'elle fait.

Pour analyser cette violence, nous nous sommes détournées des justifications classiques : « urgence de la pulsion », « fantasmes inconscients immémoriaux », « nature de la sexualité », etc. La pornographie n'étant pas issue de la nature, nous avons interrogé le facteur humain dans sa production : les conditions de tournage, les stratégies des industriels pour imprégner la culture populaire et l'économie, leurs stratégies pour contourner voire réécrire les lois. Nous avons montré que les conditions de « tournages » se révèlent être le plus souvent criminelles : les images sont prises dans des contextes aussi violents que des guerres de colonisation, des actes prostitutionnels ou pédocriminels, des violences conjugales ou des viols sur les tournages. Nous avons souligné combien ces faits criminels ne portaient aucunement préjudice aux pornographes. Mieux, ils font reculer de fait les frontières de l'illicite, pendant que les agresseurs en tirent un profit économique, et parfois même ils enregistrent un succès mondial, marquant durablement les esprits et les pratiques culturelles – comme pour *Dernier Tango à Paris*, de Bertolucci.

Loin des clichés individualistes et idéalistes, nous avons donc éclairé un contexte global, réel : cette industrie, au revenu annuel colossal de 97 Milliards de \$, envahit des sociétés où les femmes sont violentées en masse [en France, une femme est violée par un homme toutes les 3 minutes, une femme tuée par son conjoint tous les deux jours et demi]. La production de ces images revêt donc un caractère politique et leur diffusion met en danger des dizaines de millions de femmes.

# Débat.



Le débat était serein et d’une grande qualité, tant du point de vue de la circulation horizontale de la parole que du contenu.

Malgré les questionnements soulevés au sujet de la non-mixité, celle-ci, dans l’ensemble, a été appréciée par les participantes. D’autant plus que certaines parlaient pour la première fois entre femmes de l’impact de la pornographie sur elles-mêmes.

Le débat sur la non-mixité était partagé : d’un côté, des participantes cherchaient à comprendre le choix de la non-mixité. Elles étaient déçues de l’absence des hommes qu’elles connaissent (amis, copains) et disaient que certaines n’étaient pas venues à cause de cela. Elles pensaient qu’il était important d’avoir leur avis sur la conférence, d’entendre ce qu’ils éprouvaient face à toute cette violence pornographique.

De l’autre, des femmes qui avaient déjà bénéficié de réunions non-mixtes ont défendu l’idée qu’il était nécessaire de nous donner « *un temps à nous* » pour discuter de la violence des hommes. Elles ont évoqué les travaux qui démontrent les stratégies que déploient les hommes pour contrôler la conversation [C. Monnet, 1998] ou la conscience qu’ils ont de leur domination [N.-C. Mathieu, 1985 ; L. Thiers-Vidal, 2010]. L’une d’elle a conclu [approximativement] : *leur donner immédiatement la parole, avant que nous ayons partagé ce que nous pensons et ressentons, c’est leur donner la possibilité de se défendre. On aurait donc passé la conférence à essayer de leur faire comprendre que ce que nous ressentions était légitime, la conversation aurait tourné autour d’eux, de leurs dénis ou des caricatures qu’ils agitent (le « bourreau », « le pervers », « la bête », « l’homme violent », etc.) pour nier leur domination.*

Toutes ont été bouleversées par l’horreur de ce qu’elles ont appris, ne soupçonnant pas l’ampleur du phénomène ni le déferlement de haine contre les femmes (et en particulier contre notre sexe) qu’est le « gonzo ». Le gonzo est le type de porno qui se trouve partout sur internet et qui représente aujourd’hui la principale source de profit pour l’industrie pornographique – basé exclusivement sur des scènes « hardcore » de châtiments corporels et moraux contre les femmes.

Deux participantes ont rappelé les travaux récents sur les psychotraumatismes [[Mémoire Traumatique & Victimologie](#)]. Ceci pour éclairer le vécu des femmes « actrices » de porno mais aussi pour critiquer la perception que les professionnels (médecins, psy, justice) ont des séquelles de ces traumas : la psychosomatisme et la dissociation sont encore trop souvent interprétés, suivant les grimoires du XIX<sup>ème</sup> siècle, comme de « l’hystérie ».

Une des participantes a critiqué ainsi la conférence : « *maintenant je suis dégoûtée du sexe... associer toute la porno à du viol est abusif* ». Au vu du manque de temps, nous n’avons pu lui demander si elle avait des exemples de porno qui respecte le désir et l’intégrité (morale et physique) de l’actrice.

Certains porno dits « queer »/ « féministes » se présentent ainsi : on filme en amateur des rapports sexuels désirés et spontanés, sans plaisir simulé, saisis caméra au poing sur le vif... C'est par exemple le concept de « Much more pussy » [E. Jouvét]. Or, loin de montrer une réalité vécue spontanément, ce film [relevant du genre Gonzo que nous avons étudié pendant la conférence] n'est qu'un objet de communication, un produit marketing des industries pornographiques. Le réalisme est un effet de montage, au principe même de la « télé-réalité ». C'est la forme la plus commune que prend la propagande néolibérale pour influencer aujourd'hui les téléspectateurs. Les messages idéologiques passent alors très facilement (ici, une sexualité *BDSM*, faite de menaces, insultes, scénarios de viol et violences). Ils avancent masqués dans les consciences car le réalisme suscite un réflexe individualiste face à des images jugées « vraies » et suspend de fait le jugement éthique et politique (« *c'est la vraie sexualité de cette femme, c'est violent, mais si elle aime, ça la regarde, on n'a pas à "juger"* »).



Une femme a demandé si nous pensions que toute image de la sexualité était une domination : c'est ce qu'elle percevait de la conférence, et s'y opposait. Elle prenait l'exemple d'« Anatomie de l'enfer », de Catherine Breillat, pour étayer son propos, car le film, selon elle, laissait la place à un point de vue féminin. L'une de nous a répondu qu'il ne suffisait pas qu'une femme parle pour que l'on entende son point de vue « de femme », c'est-à-dire décolonisé des intérêts dominants et centré sur ses intérêts (se protéger, ne pas être insultée, ne pas être brutalisée, ne pas se haïr). Or, ce film développe la haine que nous avons repérée dans le porno plus tôt : une haine concentrée sur le sexe féminin, représenté comme le signe d'un manque d'intégrité et d'une souillure irréductibles.

Une participante a rajouté que la violence sexuelle était trop souvent promue sous couvert de production « lesbienne » (faite par des femmes pour des femmes). Elle disait que c'était d'autant plus pernicieux car cela nous envoyait le message que nous ne risquions rien à accepter ces violences dans notre sexualité. Même entre elles, les femmes n'inventeraient pas autre chose. Elle concluait ainsi [approximativement] : *la prise de pouvoir est un concept masculin, appliquer ce modèle à la sexualité ne peut pas nous libérer de leur violence.*

Une femme a souligné les ravages de la banalisation qu'organisent les industriels proxénètes : elle disait que des copines à elles [20-25 ans], pouvaient se dire, détachées : « *J'essaierais bien "call-girl", ça paie bien et c'est facile* »... Alors que de plus en plus de témoignages [le [blog d'Angel K.](#) ; [un article](#) sur son expérience porno ; des expériences du [Lap-Dancing](#) ; le blog de [Rebecca Mott](#)] contredisent point par point ce discours rose-bonbon martelé par les industriels.

Se situant à un niveau structurel, une participante a expliqué comment la domination elle-même avait pour principe dynamique le *viol* : appropriation, destruction, réification ... ces processus se retrouvent à tous les niveaux du système, utilisé contre tous les groupes humains et contre le règne vivant [animaux et terre].

Certaines femmes sont venues nous féliciter à la fin du débat, avec des messages tels que « *Merci pour tout le travail que vous avez fourni, c'était super* », ou « *ça fait vraiment du bien d'entendre des messages comme ça sur la pornographie, on n'a jamais l'occasion d'en parler* ».